

Aki Shimazaki

Sémi

roman



ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

Le Poids des secrets

TSUBAKI, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 712.

HAMAGURI (prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec), Actes Sud, 2000 ; Babel n° 783.

TSUBAME, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 848.

WASURENAGUSA (prix Canada-Japon), Actes Sud, 2003 ; Babel n° 925.

HOTARU (prix littéraire du Gouverneur général du Canada), Actes Sud, 2004 ; Babel n° 971.

Au cœur du Yamato

MITSUBA (prix de l'Algue d'or), Actes Sud, 2007 ; Babel n° 1123.

ZAKURO, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1143.

TONBO, Actes Sud, 2011 ; Babel n° 1286.

TSUKUSHI, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1380.

YAMABUKI (prix Asie de l'ADELF), Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1470.

L'Ombre du chardon

AZAMI, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1551.

HÔZUKI, Actes Sud, 2016 ; Babel n° 1623.

SUISEN, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1700.

FUKI-NO-TÔ, Actes Sud, 2018.

MAÏMAÏ, Actes Sud, 2019.

SUZURAN, Actes Sud, 2020.

Photographie de couverture : © Monique Morin / Naturimages

AKI SHIMAZAKI

Sémi

roman

ACTES SUD

Je me réveille au gazouillis des moineaux. Un instant, je me demande où je suis. Dans notre maison ? Je jette un coup d'œil vers la fenêtre entrouverte. Aussitôt, je reconnais notre chambre à la résidence d'aînés.

Le lit de Fujiko est vide. La couverture d'été et le drap sont froissés, l'oreiller et le coussin ne sont pas rangés. Elle doit être aux toilettes. L'horloge murale indique sept heures moins cinq. Je m'étonne. Normalement, ma femme ne se réveille pas avant huit heures. Profitant de la fraîcheur du matin, nous ferons un tour avant notre petit-déjeuner.

Allongé sur le lit, j'observe les meubles apportés de notre maison : un canapé, un fauteuil, la table ronde, des chaises, mon bureau, la coiffeuse de Fujiko, etc. Ils sont vieux mais de bonne qualité. Quant à nos lits, nous les avons achetés lors de notre emménagement. C'était l'idée de Fujiko d'avoir deux lits simples plutôt qu'un lit double.

Dans un coin, il y a un évier et deux placards. Nous avons installé un petit réfrigérateur, un micro-ondes et une bouilloire électrique. Nous prenons nos repas à la salle à manger de la résidence. La nourriture y est équilibrée et délicieuse. Il est rare que nous allions au restaurant. Nous avons notre propre salle de bains. Bref, nous vivons presque comme dans une suite d'hôtel.

Cela fait six ans que nous habitons ici. Cet établissement a pour devise : "Soins à vie avec respect." Bien qu'il soit privé, il ne coûte pas trop cher et nos pensions suffisent. Le personnel est excellent. Il y a des activités culturelles et sportives. L'ambiance est très agréable. La liste d'attente est évidemment longue. Très satisfaits, nous n'avons jamais pensé déménager ailleurs.

Mon épouse est atteinte de la maladie d'Alzheimer. Elle ne reconnaît plus nos petits-enfants et confond notre fille cadette Anzu avec son aînée Kyôko, morte d'un cancer il y a cinq ans. Heureusement, elle me reconnaît encore bien et continue de m'appeler "mon chéri". Elle ne rencontre pas de difficultés dans les actions quotidiennes, telles que manger, aller aux toilettes, prendre son bain. Je peux avoir des conversations simples et familières avec elle.

À vrai dire, nous avons souhaité habiter le plus longtemps possible notre maison, où nos enfants ont grandi. Lorsque notre fils Nobuki s'est marié, il y a dix ans, nous nous attendions

à ce que lui et sa femme emménagent chez nous, comme nous l'avions fait avec mes parents. Dans ce cas, Nobuki aurait hérité de la maison. Cependant, le jeune couple a loué un appartement, puis acheté une maison en banlieue. Voilà la nouvelle génération. Nous avons été très déçus, surtout Fujiko, qui avait hâte de s'occuper de nos petits-enfants, comme l'avait fait ma mère.

Par contre, Nobuki n'a pas ménagé sa peine pour trouver cette résidence dès que sa mère a eu de légers symptômes de démence. Quand il nous a amenés ici pour nous montrer les lieux, nous avons été impressionnés par le personnel expérimenté et respectueux. Nous avons décidé d'y vivre, bien que nous regrettions de quitter notre maison.

Deux ans après notre déménagement, Anzu et son époux ont acheté notre ancienne demeure. C'est son deuxième mariage et elle a un fils de son premier. En fait, son mari actuel était le fiancé de Kyôko. Celle-ci est décédée peu après avoir accouché d'une fille. Anzu a adopté le bébé lors de son mariage. Sa famille comprend donc quatre personnes. Le couple aime beaucoup cette maison.

Mes enfants nous rendent visite régulièrement. Parfois, Anzu sort se promener avec sa mère pour me laisser des moments libres. Nobuki organise des fêtes chez lui, où nous rencontrons nos quatre petits-enfants. C'est bien ainsi, après tout. Nous ne sommes une charge pour personne.

Une brise pénètre par la fenêtre. Jiii... jiii...
cha... cha... cha...

C'est un *kuma-zémi**. D'après ma femme, cette cigale crie dans la matinée seulement. Je ne connais pas grand-chose à ces insectes, mais elle retrouve le nom de chaque espèce en entendant son chant. Il est remarquable qu'elle se rappelle de si petits détails appris dans son enfance.

Il est sept heures vingt. Fujiko est encore aux toilettes ? Je descends de mon lit lentement et m'approche de la salle de bains. Je frappe à la porte :

— Fujiko, tout va bien ?

Pas de réponse. Je pousse doucement la porte qui s'ouvre, n'étant pas verrouillée de l'intérieur. Elle n'est pas là. Je reviens vers son lit et constate que sa chemise de nuit n'est pas à sa place habituelle, ni le châle d'été qu'elle porte quand le climatiseur est en marche. Est-elle sur le balcon ? Je vais à la baie vitrée coulissante et tire les rideaux. Elle n'est pas là non plus.

Je regarde la console près de la porte d'entrée. Il n'y a rien dessus. Quand elle sort, elle est censée y déposer une des cartes plastifiées indiquant où elle se trouve : "Je suis au salon", "Je suis à la salle de loisirs" ou "Je suis dans le jardin". Son panier à ouvrages en osier qu'elle traîne toujours avec

* Les mots en italique sont regroupés dans un glossaire en fin d'ouvrage.

elle est sur sa coiffeuse. Où est-elle ? Soudain,
le mot “fugue” me traverse l’esprit. Je m’écrie :
— Pas possible !
Je me change précipitamment et je sors.

— Bonjour, monsieur Niré !

Dans le couloir, je croise monsieur et madame B., de nouveaux résidents logés au même étage que nous. La dame marche avec une canne, elle a une mauvaise vue. Nous nous saluons amicalement. Le mari me demande :

— Nous venons de prendre le petit-déjeuner. C'était délicieux, comme d'habitude. Avez-vous pris le vôtre ?

— Non, pas encore. D'abord, je dois trouver ma femme.

— Madame Niré ? Je l'ai vue tout à l'heure, au rez-de-chaussée.

Le couple est au courant de sa maladie. Rassuré, je pense que Fujiko a simplement oublié de me laisser la carte de destination. Monsieur B. ajoute :

— Elle parlait avec un employé devant le bureau du personnel.

— Ah bon ?

Madame B. lève la tête vers moi. Ses yeux sont cachés par des lunettes noires. Elle me sourit :

— J'ai appris que votre petite-fille va chanter en solo cet après-midi. Nous irons l'écouter sans faute.

— C'est gentil à vous.

Il s'agit d'un mini-concert que la résidence organise un dimanche par mois dans la salle de spectacle. Notre petite-fille Suzuko y a déjà participé, l'année dernière. Elle était adorable. Sa présentation avait réjoui tout le monde. C'est l'enfant de notre aînée décédée. J'annonce fièrement au couple :

— Aujourd'hui, elle chantera des *natsuméro*.

Mon voisin s'exclame :

— Ah, c'est une excellente idée ! Les vieilles mélodies japonaises remueront la partie endormie de notre mémoire.

— Absolument. C'est l'effet que j'espère sur ma femme.

— Monsieur Niré, nous aimons beaucoup la musique, surtout classique. Bach, Mozart, Chopin...

Il enchaîne de bonne humeur. Je guette le retour de Fujiko. Mais elle n'apparaît pas. Je quitte le couple. En me dirigeant vers les ascenseurs, je me demande ce qu'elle pouvait bien raconter à l'employé.

Lorsque j'arrive au bureau du personnel au rez-de-chaussée, un jeune employé me salue :

— Bonjour, monsieur Niré. Vous cherchez votre femme ?

— Oui. Vous savez où elle est ?

— Elle est en train de prendre son petit-déjeuner.

Je m'étonne :

— Sans moi ?

— Y. l'accompagne. Ne vous inquiétez pas.

Y. est l'infirmière attachée à la résidence. Elle a la quarantaine. Intelligente, sage, sympathique, elle est respectée par tout le monde. Fujiko a une confiance absolue en elle.

— Alors, je vais les rejoindre dans la salle à manger.

— Non, monsieur Niré. Restez plutôt ici, Y. viendra vous parler.

— Pourquoi ?

— Elle vous expliquera.

L'employé m'invite à m'asseoir sur un canapé le long du mur, puis il sort du bureau. Qu'est-ce qui se passe ? Je ramasse le journal du jour laissé sur une table basse. Je tente de lire un article politique mais ne peux pas en saisir le sens.

Dix minutes passent. L'infirmière arrive enfin. Elle me lance une salutation matinale avec un grand sourire. Cela me rassure, mais je lui demande :

— Y a-t-il un problème ?

— Madame Niré va bien. Pourriez-vous venir avec moi dans la salle de réunion d'à côté ?

Sans attendre ma réponse, Y. ressort du bureau. Décontenancé, je la suis.

Nous nous installons à la grande table ronde. Elle prend la parole calmement :

— Votre femme est sortie sans vous prévenir, n'est-ce pas ?

— Oui, j'avais peur qu'elle ne commence à fuguer.

— Non, ce n'est pas le cas.

Soulagé, je l'interroge :

— Elle est fâchée contre moi ?

— Non, pas du tout !

— Alors qu'y a-t-il ?

Y. se tait un moment et relate :

— À son réveil, madame Niré a été choquée de vous trouver couché dans "sa" chambre.

Stupéfait, je m'écrie :

— Quoi ? Fujiko ne m'a pas reconnu ?!

— Non. Elle est aussitôt descendue me chercher au bureau et m'a annoncé : "Mon Dieu, un homme inconnu dort dans l'autre lit !"

Ma voix tremble :

— A-t-elle perdu à ce point sa lucidité ?

— Ça en a l'air, en tout cas pour le moment.

— Néanmoins, elle se souvient de vous ?

— Oui.

Je grommelle :

— C'est vexant...

L'infirmière me reconforte :

— Voyez le bon côté des choses, monsieur Niré. Votre femme a été capable de se rendre seule au bureau pour m'avertir de cette anomalie dans sa chambre.

Le mot "anomalie" me fait rire.

— Que lui avez-vous répondu ?

— Naturellement, je lui ai dit : "C'est votre mari." Elle a nié sur-le-champ : "C'est impossible ! Je ne suis pas mariée."

Je reste bouche bée. Y. enchaîne :

— Je ne l'ai pas contredite : "Ah, c'est vrai que vous êtes encore célibataire. Cet homme est votre futur mari. Il s'appelle Tetsuo Niré."

— Comment a-t-elle réagi ?

— Elle m'a interrogée : "C'est ce monsieur que j'ai rencontré par *miai* ?" J'ai donc affirmé : "Oui, c'est bien cela. Il est votre fiancé." Elle s'est enfin calmée.

Je commente ironiquement :